

BARBARA ISRAËL

Nos vies rêvées

*roman*

NO  
DIVING

Flammarion

Extrait de la publication

# BARBARA ISRAËL

## Nos vies rêvées

roman

« Vivre sa vie, être soi-même, demande un courage que beaucoup de personnes n'ont pas. Il est plus commode de renoncer à ses rêves. Après le deuil, l'esprit est au repos. L'image de ce que ça aurait pu être feint de s'estomper. Mais c'est faux, tu sais. Je pense qu'un jour, alors qu'on vit dans la quiétude de l'oubli, croyant avoir perdu l'adresse du cimetière de ses promesses les plus intimes, tout nous revient en mémoire avec la force d'un boomerang. Et ça fait plus mal encore que de n'avoir rien tenté. »

Comment faire bifurquer cette vie, rêvée depuis si longtemps, sans avoir le sentiment de se trahir soi-même ? Avec humour et émotion, ce roman retrace l'adieu à la jeunesse, à travers une romantique histoire d'amour, dont Betty, l'héroïne, rêve depuis qu'elle a quinze ans.

*Barbara Israël a déjà publié Pop Heart et Miss Saturne.*

Nos vies rêvées

DU MÊME AUTEUR

*Pop Heart*, Scali, 2007,

J'ai Lu, « Nouvelle Génération », 2009.

*Miss Saturne*, Stéphane Million Éditeur, 2009,

J'ai Lu, « Nouvelle Génération », 2010.

Barbara Israël

# Nos vies rêvées

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-3348-5

*À la mémoire de Mistral,  
qui a gorgé nos vies d'enfance et de grâce.*

*À André, amoureuxment.*





*And if a double-decker bus  
Crashes into us  
To die by your side  
Is such a heavenly way to die*

*There is a light that never goes out*  
The Smiths



*Alors, bien sûr, on peut toujours se dire que les choses sont ce qu'elles sont et qu'on n'a qu'à accepter d'être sur terre, à se faire balloter par une mer qui peut toujours se mettre en colère si elle en a envie, que son calme est arbitraire, toujours suspect, qu'on n'a pas de prise ou si peu, seulement l'illusion d'une prise, qu'il va bien falloir surnager, jusqu'au bout de nos forces, jusqu'à la noyade, incontournable, définitive.*

*Oui, on peut toujours se dire que les choses iront mieux, de mieux en mieux... On peut toujours se raconter des histoires, rien ne nous en empêche et sûrement, tout nous y invite ; les histoires, ça nous permet de tenir debout lorsqu'on vacille, pauvres bêtes perdues et affolées, parce qu'on savait pas, nous, on croyait que la vie c'était une belle enfance enrobée de mots doux et réconfortants. Et puis on s'est tout pris en pleine gueule. Le choc a été rude,*

*au début. Ça a fait mal, de l'acide sur les plaies à vif de la désillusion. Parce que nous, orgueilleux et naïfs, on voulait tout, on voulait que ça continue si c'était bien et que ça change si c'était foireux. On ne pouvait pas imaginer que les choses iraient mal, de plus en plus mal. Et puis on s'est habitué, peu à peu, on s'habitue à tout, à l'odeur de la merde, au froid, à la tiédeur, aux trahisons, à nos bassesses, à nos frayeurs de nuit, à nos terreurs diurnes, mais on continue tout de même à se raconter des histoires enrobées de douceur, on y croit de moins en moins c'est sûr, nos cris deviennent chuchotements, nos désirs brûlants de simples velléités, on devient des ombres, les ombres de ce qu'on aurait pu être. Il paraît que c'est la vie.*

## 1. Paris est une fête

Hey, arrête-toi un instant, Rick, Dick, Pick... Oui toi, physio du *So Chic*, avec ton crâne aussi déserté qu'un œuf et ton costume mal taillé, il faut que tu entendes ça, ton indifférence ne me fait ni chaud ni froid, pas après vingt ans de clubbing jalonnés de divers incidents d'une gravité aléatoire. Ça va certainement t'étonner mais j'ai une vie à côté de ça, tu sais. Enfin, j'en avais une. De celles qui tiennent debout. Je ne suis pas comme toi à me contenter de mon quart d'heure de gloire quotidien devant une porte de nightclub. Soyons sérieux, Rick-Dick-Pick, je te laisse deux mois pour disparaître de la mémoire de chacun d'entre nous, après ça finito ! Toi, tes lunettes noires, ton air arrogant retomberont piteusement dans l'oubli. Si tu tendais l'oreille pour écouter ce que je suis en train de t'expliquer, tu me jugerais probablement dure, amère, aigrie. Si tu savais à quel point ma colère est légitime.

Elle prend sa source bien en amont du seuil de la porte de ce club. J'ai une montagne de raisons, plus valables que ce paradis éphémère qui te sert de piédestal, pour avoir le corps ramassé de rage. Mais revenons à toi, tu es si représentatif du genre de types publicitaires qu'on célèbre en ce moment. À croire que l'enfer de Rimbaud n'est vraiment plus de saison. Sache bien Rick-Dick-Pick, que ton comportement de monarque est très attendu et renvoie à la banalité de ce que tu es. Sache bien que devant toutes les boîtes de cette planète, il y a un type comme toi, un type qui croit tenir le monde à sa merci alors qu'il n'est qu'une petite, une négligeable, une infime petite molécule perdue dans l'infiniment grand. Je n'ai plus l'âge d'espérer que ton gros doigt boudiné et ton pouvoir nocturne me désignent comme une fille qui mérite de pénétrer dans une boîte. Tu dois savoir, qu'à ce niveau-là au moins, j'ai fait mes preuves... Et malgré toute la bonne volonté que tu sembles mettre à vouloir me pourrir ma nuit, je t'annonce que jamais, au grand jamais, tu ne pourras rejoindre le cercle très privé de mes afflictions. Tiens-le toi pour dit... C'EST-TROP-TARD !

— Putain, qu'est-ce qu'il est con ce mec ! Si ça continue, je vais me barrer ! Je gèle, moi, peste Zeno dans mon-oreille-carrément-d'accord. Y'a un truc qui va pas avec nous, ça fait deux heures qu'on est là, t'as fait rentrer quarante pétasses et

cinquante acteurs, qu'est-ce qu'on a, faut te donner notre CV ? hurle-t-il au physio.

— Eh, on se calme ! La boîte est pleine à craquer. C'est une question de sécurité, répond-il en désignant du regard une grande jument blonde perchée sur des talons compensés, accompagnée d'un quinquagénaire aux cheveux grisonnants, rabattus en arrière et un faux air détaché.

Zeno fixe le physio de ses yeux turquoise, plein de colère.

— Tu te fous vraiment de ma gueule ! Dis-le, si tu veux pas nous laisser rentrer ! Ça nous évitera de nous geler les couilles, lance-t-il plein d'une élégance aristocratique. Bon allez viens, Betty, on se casse !

Zeno s'écarte de la file dense et impatiente. C'est avec un soulagement certain que je m'apprête à l'imiter lorsque le physio est traversé par un éclair de générosité et ouvre la ceinture de velours.

— Bon, allez-y, lâche-t-il en évitant de poser son regard blasé sur les deux pauvres anonymes que nous sommes.

À peine entrés, on fonce au comptoir afin d'appliquer ce vieux précepte moujik : *Pour parer le froid rien ne vaut la vodka, pour contrer le désespoir il faut boire.* À la différence que dans les hautes plaines du Caucase, la vodka tonic ne coûte pas quinze euros.

Maintenant, Zeno promène sur le lieu un regard chargé d'ennui. Je ne peux pas l'en blâmer. Moi et mon air figé pousserions le plus fêtard des gais lurons à un suicide sanglant. Et je dois bien avouer que ma propre compagnie me barbe terriblement.

— On va danser ? demande-t-il, en forçant son enthousiasme, avec l'espoir patent qu'il se révélera communicatif.

— Non, vas-y toi, je vais rester un peu là, je réponds en essayant de lui faire croire que je suis moins lugubre que j'en ai l'air. Mais une évidence s'abat sur moi : JE-SUIS-LUGUBRE.

— T'es sûre ?

— Vas-y, je t'assure ! Je te rejoins plus tard.

Une foule de branchés se presse autour du comptoir. Tous tentent d'attirer l'attention d'un des deux barmans par des borborygmes d'attardés. Malgré la pression constante de certains regards pour me faire comprendre la gêne qu'occasionne ma présence figée, je m'entête à ne pas bouger. Pour tout autre personne que Zeno, je suis résolue à ne pas me faire passer pour ce que je ne suis pas. Ce soir, je compte bien m'exprimer dans mon rôle de boulet.

Je regrette d'avoir renoncé à rester chez moi pour me morfondre à l'envi. Je le savais, c'est beaucoup trop tôt. La douleur reste là, terrée au creux des tripes, si bien logée que je pourrais me



foutre à pleurer d'une minute à l'autre. Du reste, si cette grande asperge avec un look de Mods se décide à venir me parler comme il semblerait qu'il en ait l'intention, il n'est pas exclu que je mette mes menaces à exécution.

Je détourne mon regard crispé afin de lui faire comprendre que je suis rétive à tout échange. Je sais pertinemment que lui et moi, on pourrait se trouver des points communs. On pourrait parler des Sonics ou des Jam et tomber d'accord sur le fait qu'on préfère The Specials à Madness. On citerait nos groupes préférés, je lui dirais que moi, c'est les Smiths, et lui il répondrait qu'il déteste tout ce sirop sentimental, qu'il préfère les Tartempion (pour les plus incultes, je dois signaler que le groupe Tartempion n'existe pas, c'était un exemple) et ainsi de suite. Pourquoi nier qu'entre nous, la conversation n'irait pas plus loin, puisque c'est vrai. C'est en général le blabla typique du fan de musique qui s'adresse à un autre fan de musique. Et en général, connaître les goûts musicaux de quelqu'un me suffit pour savoir si je peux l'apprécier. Mais pas ce soir, où mon état a largement dépassé les frontières de l'Ohio. J'ai le moral à moins quinze. *That's entertainment...*

Je prends la décision de vider mon verre ainsi que les lieux au plus vite. C'est au moment où j'envisage sérieusement de rentrer chez moi,

d'avaler une boîte de Xanax, pour éventuellement la régurgiter, la tête fourrée dans mes toilettes entartrées, c'est à ce même moment crucial où je visionne ma fin de nuit héroïque que le Mod se pointe devant moi.

— Je peux te piquer une cigarette ?

Il n'est pas dans mon intention de faire le moindre effort pour répondre à ce débile dégingandé. Je lui tends mon paquet en regardant ailleurs.

— Merci, dit-il en le reposant sur le zinc.

Au lieu de circuler, le type reste là à me lorgner par tous les bouts, comme si mon état de déprime avancée constituait son principal sujet d'étude. Je me retourne vers lui et le fixe bien droit dans ses yeux vides.

— Autre chose ? je questionne, inapte à calfeutrer le ton de la vieille fille aigrie sous un peu de jovialité factice.

— Je m'appelle Michaël, et toi ?

— Betty, je lâche à contrecœur.

— Il est bien ton tee-shirt de Morrissey. C'est la tournée de *You Are the Quarry*, non ?

Merde, j'avais oublié que je le portais. Une fille qui affiche un tee-shirt à l'effigie de son chanteur préféré recherche forcément le contact. Et si elle prétend le contraire, c'est qu'elle est forcément une petite pimbêche.

— Je l'ai remarqué dès ton arrivée. C'est assez rare de nos jours des gens qui portent des tee-shirts de Morrissey.

— Tu veux dire que c'est un ringard? je rétorque, prête à enfourcher mon grand cheval de bataille mancunien.

— Pas du tout, tu rigoles ! J'adore Morrissey ! Tiens, je vais te montrer un truc...

Il remonte la manche de son tee-shirt et me montre Morrissey tatoué en lettres capitales sur son avant-bras velu.

— Impressionnant ! je lance en faisant les gros yeux d'un mérou décédé.

Impressionnant est le dernier mot que je pourrai placer, parce qu'ensuite Michaël me fait le détail de toute sa vie de fan et il n'oublie aucun de ses deux cent cinquante vinyles, ni des cent soixante-huit concerts auxquels il a assisté, période Smiths comprise, des dizaines de photos qu'il a prise en compagnie de Morrissey, du jour où le sus nommé l'a serré dans ses bras et combien il a eu du mal à se résoudre à se laver ensuite. Et je bénis le DJ du *So Chic* qui a l'excellente idée de jouer *This Charming Man* juste au moment où Michaël-le-fan-psychopathe s'apprête à pleurer d'émotion parce qu'il l'aime, il l'aime tant son Morrissey !

Sans attendre, il bondit sur la piste. Sans attendre, je file vers la sortie.

Un moment très embarrassant pour une fille dans mon genre est de sortir seule d'une boîte dans le genre du *So Chic* et d'entendre les videurs dans le genre du *So Chic* lâcher un : « Merci. Bonne fin de soirée », en appuyant sur le *bonne fin* qui marque une sorte de compassion voire de pitié pour cette fille seule, qui s'apprête à errer deux heures dans la nuit glacée à la recherche d'un taxi, qu'elle finira par trouver en la personne d'un vieil ivrogne qui se prend pour Fangio, auquel elle sera obligée de répondre malgré le manque évident d'intérêt qu'il lui inspire ; pour cette même fille qui retrouvera son lit solitaire et ses draps froissés par le chagrin et qui enfilerà son pyjama en laine polaire et ses chaussettes de foot pour éprouver le contact de la douceur sur son corps mal entretenu.

Assise à l'arrière du taxi, je fais ce geste mécanique qui me bouleverse. Sans s'en rendre compte ma main cherche la sienne mais ne trouve qu'à caresser le tissu rugueux de la banquette. Avant c'était sa peau, douce, fine, délicate que je croisais à tâtons, une peau aussi délicate que celle d'une jeune fille. J'adorais le contact de sa main. Ce geste intime et spontané que je faisais dans la nuit, alors qu'on traversait Paris, splendide, majestueux, et qu'on se taisait parce qu'on était fatigué de toute l'agitation de la fête qu'on venait de quitter. Oui, on appréciait ce silence, cette paix entre nous, on

17. Des aveugles .....	193
18. Nos amours décomposées .....	207
19. À rebours .....	211
20. Maudit manège .....	221
21. Face à ce qui se dérobe .....	231
22. La chamade .....	241
23. La prunelle de mes yeux .....	251
24. Au sud de nulle part .....	263
25. Au-dessous du volcan .....	275
26. Les anges n'ont rien dans les poches ..	283
27. La belle vie .....	295
28. Le jardin d'Éden .....	301
29. Zombies .....	305
30. Féerie pour une autre fois .....	311
31. Un bon jour pour mourir .....	317
<i>Remerciements</i> .....	327

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N°édition : L.01ELIN000182.N001  
Dépôt légal : janvier 2010